

La pensée islamique et l'homme moderne d'après le Dr. Abdallah Mansouri (1895-1972).



par Dr Bouamrane Cheikh*

Pendant plusieurs années, le Dr Abdallah Mansouri¹ s'est interrogé sur la possibilité de tirer l'homme moderne de la crise où il se débat, malgré les progrès de la science et de la technique. Né à Tlemcen², il a fait ses études dans la médersa de cette ville en puisant dans les cultures arabe et française que cet établissement dispensait. Après avoir obtenu son baccalauréat à Alger, il s'est rendu à Lyon où il a terminé ses études médicales. Il a exercé la médecine à l'hôpital de Fès, à partir de 1928 et a eu l'occasion d'observer de près les méfaits de la politique coloniale au Maroc. Lié d'amitié avec des savants de Fès, il perfectionne ses connaissances sur la pensée islamique et s'intéresse au mouvement de l'Islâm, en étudiant notamment le *Tafsîr du Manâr*³. Il a longtemps réfléchi aux meilleurs moyens d'assurer le progrès et le bonheur de l'homme.

Le résultat de ses réflexions et de ses expériences a été consigné dans un livre qu'il a confié en 1971 à des amis, en leur laissant le soin de le publier. Décédé à Tlemcen en novembre 1972, il n'a pas eu la joie de relire son texte imprimé. Distribué par des universitaires marocains⁴, il n'a pas été mis en vente et, de ce fait, n'a pas bénéficié de publicité. Il nous a semblé utile d'en présenter l'analyse à ceux qui n'ont pas eu la possibilité de le consulter.

Le livre s'ouvre par une phrase de Mohammad Abdou : « *La destinée du monde ne sera accomplie que lorsque la science et la religion fraterniseront comme le veut le Coran et la sagesse* ». C'est l'idée directrice qui guide toute la pensée de l'auteur. Il indique ensuite dans une brève introduction que la deuxième moitié

1. Dr Abdallah Mansouri, *La pensée islamique au secours de l'homme moderne*, édit. Fès, 1972.

2. Nous devons à l'obligeance du Dr Rachid Mansouri, médecin radiologue à l'Hôpital d'Alger Mustapha, des éléments biographiques sur son père. Nous lui en exprimons ici notre gratitude.

3. Le *Tafsîr du Manâr* a été édité par Rachid Ridha, disciple de Mohammad Abdou (mort en 1905).

4. Les Professeurs Mohammad al-Fasi et Belbachir, de l'Université de Rabat.

du XX^e siècle se caractérise par deux phénomènes : les progrès de la science et la crise de la jeunesse. Frappé par le conflit qui oppose la culture scientifique et la culture spirituelle, dans un monde dominé par le machinisme, il veut montrer que la pensée musulmane échappe à ce conflit et peut donc contribuer au salut de notre époque.

L'ouvrage se divise en huit parties: la 1^{ère} définit l'homme biologique et l'homme adamique ; les aspirations de l'homme occupent la 2^e partie ; la 3^e partie aborde l'éthique et l'éducation ; la 4^e partie étudie les origines du mal et la 5^e partie la nature du remède. La solution réside dans la pensée islamique (6^e partie) ; la 7^e partie examine les rapports de l'Islâm avec l'Occident ; enfin, la 8^e partie comprend un appel à la jeunesse musulmane pour qu'elle concilie la science et la foi.

Le développement de la science et ses effets.

Le développement de la science a conduit progressivement à mutiler la vie de l'homme et à l'asservir. La biologie moderne étudie l'être humain comme un animal et rejette l'hérédité des facteurs moraux et spirituels (p.3). Pour les savants matérialistes, il se réduit au psychisme ; le corps humain est constitué d'éléments chimiques (p.4) ; l'âme n'est pas un principe spirituel, c'est un phénomène vital (p.23). La science dominée par la théorie de l'évolution s'en tient à l'analyse objective des faits (p.19) ; c'est la science qui gouverne le monde (p.59).

L'individu déploie une grande activité, orientée totalement vers la vie pratique ; il ne se soucie guère du lendemain et de l'au-delà (p.62). L'argent est devenu une idole (p.56). L'Occident donne la primauté à la science et à la technique et adopte le matérialisme comme dogme (p.58). Mis en condition, l'homme moderne est réduit à l'esclavage par la machine (p.60). Soumis au rendement et à la vitesse, il n'a plus le temps de réfléchir. Enfin, la société de consommation a poussé la jeunesse à la révolte, comme on l'a vu en Europe, en Amérique et ailleurs.

La science procure-t-elle nécessairement le bonheur ?

On admet généralement l'idée que la science peut tout faire et qu'elle procure à l'homme le progrès matériel et le bonheur. Certes, l'étude de la science est nécessaire ; personne ne le conteste. Mais elle n'est pas suffisante (p.5), car elle ne peut répondre à toutes les questions qui se posent à l'homme. Auguste Comte constate que la science se contente de définir certains rapports constants entre les phénomènes, mais les choses profondes lui échappent ; la science n'explique pas tout et de nombreux mystères demeurent entiers (p.12). Darwin reconnaît à son tour : « *Le mystère des commencements de toutes choses est insoluble pour nous* » (p.9).

En fait, l'objet de la science est délimité et la méthode expérimentale dont elle se sert n'est pas valable partout (p.19). Il faut ajouter que le progrès technique et la force matérielle ne consolident pas nécessairement le progrès moral, comme le montre l'exemple d'Attila ou d'Hitler (p.59). La science peut donner à l'homme l'idée dangereuse de la toute-puissance (p.35) ; elle est capable de nous détruire, comme elle l'a fait à Hiroshima (p.39). En matière de délinquance, de dérèglement des mœurs, de crise ou de guerre, son pouvoir moral est limité, sinon nul (p.63).

La crise de la société moderne.

Dans le monde moderne, le culte de la science a provoqué la crise de la société. La famille se désintègre, en raison du travail féminin qui tend à se généraliser. La mère qui exerce un emploi ne peut guère s'occuper sérieusement de l'éducation de ses enfants (p.49). L'éducation devient plutôt un dressage (p.48). Privés d'affection familiale, de nombreux enfants vivent en marge de la société et de la morale (p.52).

Le relâchement des mesures touche presque tous les milieux en Europe (p.62). C'est le matérialisme qui est à l'origine de son déclin moral (p.119). Le Christianisme, originaire de l'Orient, n'a pas su rester fidèle à ses sources ; le matérialisme l'a débordé. L'alcoolisme est devenu un fléau social (p.67). La littérature, les arts et les spectacles contribuent au délabrement de la vie morale

(p.68). L'homme, réduit à l'une de ses dimensions, est mutilé ; il perd l'équilibre harmonieux entre ses aspirations légitimes et les exigences de la société (p.123).

Nécessité de la foi.

Le salut, pour l'auteur, est de rechercher cet équilibre, en faisant une large place à la foi dans la vie de l'homme. Le besoin de croire, dit-il, dépasse la science (p.20). L'homme a une personnalité biologique et une personnalité religieuse (p.4) ; elles sont complémentaires. En médecine, par exemple, la technique ne saurait suffire à elle seule ; la foi du malade et la sympathie du médecin entrent en jeu dans la thérapeutique (p.16). Il faut remarquer que l'homme ne se contente pas de vivre et de sentir ; il est préoccupé par les problèmes de la vie et de la mort (p.17). Il n'est pas seulement un organisme ; il possède aussi une âme qui échappe à la science (p.11).

L'être humain a un comportement moral et spirituel, alors que l'animal en est dépourvu (p.8). Il est vain de chercher ailleurs l'équivalent de sa vie psychique et spirituelle (p.2) ; si la science peut expliquer la première, elle ne peut expliquer la seconde (p.23). Le savant explore le monde physique et en recherche les lois. Le croyant admet les découvertes scientifiques ; mais pour lui, l'univers est « *l'œuvre d'une pensée créatrice* » (p.28) ; la certitude du croyant est supérieure à celle du savant (p. 27).

Science et religion sont complémentaires.

Au lieu de s'opposer, religion et science se complètent. D'après l'auteur qui cite Abdou, il n'y a pas d'antagonisme entre elles : pour tout ce qui touche à la vie, rien dans le dogme ou l'éthique ne s'oppose aux applications de la science dans tous les domaines : médecine, mécanique, habitat, alimentation, vie familiale et organisation socio-politique. Il importe toutefois que l'homme s'écarte de tout ce qui peut nuire à sa santé physique et morale (p.44). La religion a son objet propre et ne peut entraver la science (p.37) : l'une s'occupe de la vie intérieure, l'autre de l'action extérieure (p.38). Inversement, la révolution technique et

industrielle ne saurait gêner un homme dans sa foi en Dieu (p.19), pour la religion, comme pour la science, le but final est identique : faire de l'homme un être social équilibré (p.34). L'homme, en effet, est un tout, c'est-à-dire à la fois un savant et un croyant (p.22). Les deux parties qui le composent sont solidaires : le corps vivant relève des sciences biophysiques ; l'âme, foyer de spiritualité, relève de la foi (p.25). C'est pourquoi il a autant besoin de science que de croyance (p.33).

Une morale sans religion est inconcevable (p.40) ; la morale rationnelle qu'on prétend lui substituer ne saurait remplacer vraiment l'éthique religieuse. L'éducation religieuse est aussi nécessaire à l'homme que la formation scientifique (p.119). C'est la religion qui lui apprend à distinguer le bien du mal ; mais il demeure libre de choisir sa propre voie et son choix engage sa responsabilité (p.42). C'est parce qu'il est responsable qu'il est créateur de civilisation (p.73).

La science et l'Islâm.

Pour les musulmans, aucune opposition n'existe entre la science et la religion (p.86). L'Islâm, en effet, recommande vivement l'étude des sciences (p.118). Il fait une large place à la raison en de nombreux versets ; le Coran donne à l'homme des directives scientifiques, tout en l'invitant à considérer le monde comme objet d'étude. Un hadîth conseille aux croyants : « *Recherchez la science, même en Chine* ». Un autre déclare : « *L'encre des savants est préférable, au regard de Dieu, au sang des martyrs* » (p.72). Le savant est donc libre d'exercer ses activités, mais il doit le faire sous la bannière de Dieu (p.89), en faisant preuve d'humilité (p.87).

L'Islâm est à la fois une religion et une philosophie de l'action. Il fournit des règles de conduite et constitue une civilisation (p.92). En matière de vérités éternelles, il n'a pas de révolution à faire (p.91) ; mais il permet l'évolution partout ailleurs. A l'individualisme, il oppose une morale sociale, fondée sur la solidarité envers les proches et les membres de la Communauté (p.96). Il n'admet ni l'existence des classes (p.97), ni l'exploitation

de l'homme : « *N'est pas croyant celui qui mange à satiété pendant qu'un autre meurt de faim* » (hadîth). Il interdit l'alcool pour préserver la santé du corps et l'équilibre moral (p.94). Il autorise la propriété privée, tout en la subordonnant à certaines limites et reconnaît la propriété collective dans l'intérêt général (p.98). Réalisant la synthèse entre le matérialisme et le spiritualisme, l'Islam satisfait les aspirations légitimes de l'individu et les exigences de la société (p.93 et 98). Il recommande à chacun de prendre sa part des biens de ce monde (p.101) et garantit à l'homme le respect de sa personnalité et de sa dignité (p.98).

Le racisme est étranger à l'Islâm (p.122). L'être humain garde sa liberté entière (p.101) et n'est nullement contraint : « *Dieu n'oblige personne que selon ses capacités* » (Coran 2/236). L'éducation et la culture générale, dispensées à tous, ont pour but de former un être civilisé, au sens propre du terme (p.104). Enfin, l'Islâm lie étroitement la foi et les actes (p.102).

Retard et renaissance de notre société

Pour toutes ces raisons, l'Islâm a donné naissance à une brillante civilisation. Il a su réaliser l'équilibre nécessaire entre les diverses aspirations de l'homme (p.93 et 110). Il a contribué à l'essor de l'Europe et lui a transmis les sciences, pendant qu'elle se trouvait dans la barbarie (p.110 et 111). Par la suite, l'Occident s'est développé, tandis que notre société est tombée en décadence. Mais notre retard technique n'est pas dû à l'Islâm (p.120). Il a bien d'autres causes.

Nous avons longtemps négligé l'étude de la nature (p.90). Nous avons souffert des conquêtes et du colonialisme. Des déviations sont apparues, dont la mystique, née de notre repli sur nous-mêmes (p.111). Les superstitions et les préjugés se sont répandus. Certains exégètes trop subtils ne se mettent pas à la portée de tous les croyants (p.104), alors que l'Islâm est simple.

L'Europe moderne nous a apporté le progrès scientifique et sa philosophie matérialiste (p.119). Notre société a subi cette influence (p.64). Aujourd'hui, notre jeunesse doit s'en méfier et

rejeter l'idée fausse que la science et la religion sont incompatibles (p.116). L'auteur lance un appel pour qu'elle les concilie suivant les principes de l'Islâm (p.117) : si cette jeunesse reste ouverte au progrès scientifique d'où qu'il vienne, elle doit refuser toute propagande étrangère visant à la détacher de sa religion (p.116).

La *Nahdha* (renaissance) a permis aux peuples musulmans de recouvrer leur indépendance et la foi a été l'élément déterminant de cette libération (p.111). Ils doivent donc vivre leur religion et développer la science (p.122). La condition de leur rénovation est à ce prix. Mais la religion ne doit pas démissionner là où domine la science (p.113). Si l'Occident a moralement décliné, c'est parce qu'il a laissé la matière le déborder (p.119). Il faut rappeler que le progrès véritable ne réside pas dans la supériorité technique¹. L'essor de la science conduit à l'égoïsme et au sentiment de la puissance (p.124). La religion constitue l'antidote à ces excès ; elle peut freiner l'amour du profit et fournir un remède efficace contre les conséquences du machinisme(p.45).

La pensée islamique au secours de l'homme moderne.

La pensée islamique est solide et demeure forte (p.106). Elle permet à l'homme moderne de trouver l'équilibre qu'il recherche entre les aspirations personnelles et les exigences sociales (p.123). La coopération entre la science et la foi garantit la prospérité, car en Islâm l'intérêt général prime l'intérêt particulier (p.124). Ouvert au dialogue avec les autres cultures et les autres religions, il offre à l'homme d'aujourd'hui la solution de ses problèmes. L'Occident industrialisé peut y puiser des forces. A ce propos, l'auteur cite un texte d'O. Lacombe : « *Peut-être notre Europe déchristianisée a-t-elle médité sur le thème qui est au centre de la vie de l'Islâm et*

1. On peut rapprocher cette remarque d'un texte de Jean Fourastié : « *Il faut bien comprendre que le domaine des connaissances humaines ne ressortit pas uniquement à la méthode scientifique, et qu'ainsi progrès scientifique et progrès technique n'impliquent pas nécessairement progrès humain (je veux dire progrès de l'homme total)* », *Machinisme et bien-être*, édit. de Minuit, pp.241 et sq.

à réapprendre ainsi une vérité qu'elle n'aurait jamais dû méconnaître...? »¹.

L'Islâm confirme le message des autres religions monothéistes (p.85): «...Ce livre n'est pas une œuvre d'imagination, il confirme les écritures qui l'ont précédé » (Coran 12/111). Abdou l'a justement noté : « Pour moi, la Bible, l'Evangile et le Coran sont trois livres concordants » (p.125). Le Christianisme, en particulier, peut se rapprocher des musulmans (p.113) ; s'il revient à ses sources orientales et résiste au matérialisme, le dialogue est possible avec ses adeptes. Avec Fârâbî, il faut convenir que « La vérité est une ; il n'y a pas de contradiction entre les religions, mais il existe des différences dans les voies qui y conduisent » (p.80).

Notre auteur s'efforce de rester simple, parce qu'il s'adresse à un public jeune. Reprochant leur subtilité aux spécialistes, il veut éviter de leur ressembler sur ce point. Dans l'exposé de la pensée musulmane, il reste fidèle à Abdou et à l'école de l'Islâm ; ses analyses scientifiques doivent beaucoup à Alexis Carrel² et à Teilhard de Chardin³ dont les travaux prouvent qu'il est possible d'accorder la science et la foi.

La pensée du Docteur Mansouri est cohérente, son langage reste volontiers dépouillé et direct. Il veut convaincre et non occuper l'attention par une recherche littéraire qui l'éloignerait de son but. On peut discuter certaines de ses idées ou lui apporter des objections sur tel ou tel point. Mais son mérite est de poser des questions actuelles, sans esquiver les difficultés. Il est nécessaire de faire rééditer l'ouvrage dans notre pays pour le mettre à la disposition de tous ceux qui voudraient le lire.

1. O. Lacombe, *Sagesse chrétienne et sagesse d'Orient*, texte cité par L. Gardet, *L'Islâm, religion et communauté*, édit. Desclée de Brouwer, Paris, 1970 p 425.

2. Auteur de : *L'homme, cet inconnu*.

3. Savant et religieux (mort en 1956) qui a laissé une œuvre scientifique importants.

* Professeur émérite d'Université, ancien ministre, Président du Haut Conseil Islamique.